

on rembobine

Une petite fille, un petit garçon sur une balançoire...

pour Heidi
qui s'envolait
par-dessus le jardin
à Altkirch

Un heureux hasard fit que, l'automne dernier, parurent en même temps deux livres, tous les deux bleus, précieux, discrets, immenses : l'un est la réimpression en poche du livre de Fran Manushkin et Thomas di Grazia paru en 1977 à L'École des loisirs, *Une petite fille sur une balançoire...*, l'autre, la traduction française de *La Balançoire* de Keiko Maeo aux éditions Lettr'Ange. Dans l'un se balance une petite fille en robe rose, à la mine réjouie et dans l'autre, un garçon rêveur dans sa veste à capuche. Rien de plus ? non. Le jeu de la balançoire, au fond, n'est pas un jeu, ni un sport : c'est un divertissement, dirait Satie. Il ne demande aucune aptitude particulière, aucun entraînement, ne sert à rien, n'a ni règle, ni but, et pourrait bien se prolonger indéfiniment si on ne décidait de l'interrompre et de sauter en pleine course pour reprendre pied avant que la nuit ne tombe complètement. « Oh, I do think it the pleasantest thing / Ever a child can do ! »¹ s'écrie Stevenson de son lit, « Qu'est-ce que c'est bon ! » dit la petite fille, et le garçon de penser : c'est « comme si j'allais embrasser la lune, comme si je dansais avec les nuages ». C'est survoler le square et ses promeneurs, pouvoir enfin atteindre les toits, voir les choses comme on ne les voit jamais, s'élancer toujours plus haut, grisé, c'est être l'enfant que décrit Sandra Petrigani dans son *Catalogue des jouets*², « lancé dans l'espace, seul, contre la loi de la gravité. Un enfant courageux et fort sur son trône céleste, à la découverte d'autres mondes ». Mais l'on reste suspendu entre ciel et terre, sans jamais quitter celle-ci : les pieds larges et potelés de la petite fille, dans le livre de Manushkin, sont là pour nous le rappeler. Pourtant le nuage, le soleil, la lune et les étoiles viennent tomber tour à tour sur sa

tête pour entrer avec elle dans une grande ronde cosmique (« Ça se balançait tout de partout. Et même on entendait les étoiles faire : Ouuuuuuuuuu ! ») ; dans le livre de Keiko Maeo, le mouvement oscillatoire (« Comme un pendule bleu... bleu ») fait s'animer le paysage (« Les arbres virevoltent, tourbillonnent, l'horizon s'égaille au loin, les maisons volettent, papillonnent ») et le petit garçon, projeté dans l'air, attrape au vol le halo des lampadaires, la petite bille nacrée de la lune, les emprisonne dans sa capuche.

Cette fusion avec l'univers est inséparable du mouvement d'alternance : se balancer c'est garder le rythme, étendre et replier les jambes, creuser le dos et l'arrondir. L'alternance page de gauche / page de droite, ou les différents point de vue sur l'enfant dessiné de face, de dos, de profil, de dessous et dessus donnent l'impression de mouvement. « Peut-être la balançoire est-elle la nostalgie du berceau, mais aussi désir de s'en évader, conquête d'autonomie » réfléchit Sandra Petrigani, notant bien la différence avec le bercement douillet de l'endormissement. Mais nos deux livres sont aussi de ceux que l'on ouvre au moment du coucher, propices au sommeil, car ils apaisent et réconcilient. L'enfant sur la balançoire reste éveillé, pour l'instant ; alerte, il sent la brise ; l'élan, le maintien de la cadence, suppose une légèreté, une souplesse et une assurance ayant peu à voir avec l'abandon. C'est, au fond, un bien curieux mélange d'activité et de passivité : on donne le mouvement, on est porté par ce mouvement qui va se déployant. Si la petite fille s'endort, c'est parce qu'elle est comblée, délassée plus que lasse – elle baille et soupire d'aise –, il est vrai que du temps a passé : le ciel s'est assombri, les pages ont foncé peu à peu, faites de quatre papiers d'un bleu de plus en plus soutenu ; le livre japonais, un format à l'italienne qui se lit dans le sens de la hauteur, déploie quant à lui un camaïeu subtil de bleus et de gris alternés jusqu'au noir final. Il s'agit là d'un voyage, même s'il se fait sur place, voyage ancré, comme celui de la cloche dans son clocher. Est-ce ce qu'a voulu signifier Cummings dans le poème 68 qu'en moi-même j'intitule toujours « the swing »³ :

Une petite fille sur une balançoire,
ill. T. di Grazia, L'École des loisirs



Qu'est-ce
qu'un
voyage

?

haut
hauthaut:al
ler

basbasbas

ven;ir mer
veil
leux soleil

lune étoiles le tout,& un

(plus
grand que
le plus
grand pourrait même

commencer d'être)rêve
d';une chose:d'
une créature qui est l'

O

céan
(partout
rien

que lumière et obscurité ; que

jamais éternellement
& quand)jus
qu'à un strict
ici de stupéfiant plus

maintenant,avec ces
milliers de(centaines
de)millions de

CrisQuiSontDesAiles

Du « strict ici » jusqu'au « plus grand que le plus grand tout », O du vaste océan, voilà le vrai voyage qu'aura permis l'alternance de quelques opposés, le bas, le haut, l'avant, l'arrière. On pourra s'amuser à collectionner les petits mots onomatopéiques, les brefs verbes ou adverbes plus explicites qui disent le double mouvement dans les différentes langues : bali, bala, lânduff, lândàbb, « Et en avant et en arrière, et tout en haut et tout en bas »⁴, up and down, go and come, etc., yin et yang a-t-on envie d'ajouter... Cette respiration, ce battement diastole-systole, inscrit les enfants qui se balancent dans le processus universel, les font épouser cet « allant-venant » du monde dont parlent les Chinois, passage du jour à la nuit et roulement des saisons – « everywhere nothing but light and dark ; but never forever & when » dit Cummings -, elle est synonyme de renouvellement et rend perméable à l'air : « je m'envole transporté par la brise claire... L'essence du vent »⁵, le monde se loge en moi, je loge dans le monde, je me nourris du ciel et j'y laisse mes empreintes (« je sème dans le ciel l'empreinte de mes pas ») : suprême raffinement, les empreintes du petit garçon sont bien là, en creux dans le papier noir, à côté du croissant de lune, dans l'album de Keiko Maeo.

Bien sûr, on trouvera d'autres albums qui mettent en scène la balançoire mais rien qui ne vaille ces deux livres par la qualité de leurs images, la simplicité et la profondeur de leur propos. Peut-être faudra-t-il parler, une autre fois, du *see-saw*, la balançoire à bascule ou à pivot, que l'on pratique à deux et même à plusieurs, mais là, c'est une tout autre histoire, une histoire de poids, de mesure, l'histoire d'un équilibre fragile, toujours à réinventer, entre soi et les autres, comme on peut le voir dans *Un ours sur une balançoire*, *L'Altalena* ou *Bascule*⁶.

Françoise Le Bouar

on rembobine

1. « How do you like to go up in a swing,
Up in the air so blue ?
Oh, I do think it the pleasantest thing
Ever a child can do ! »

Robert Louis Stevenson, *A child's garden of verses*.

2. Le Passeur-Cecofop, 1999. Soixante-cinq jouets sont évoqués dans ce livre depuis l'altalena (la balançoire) jusqu'au yo-yo, en passant par le bamboletto (baigneur), la cerbottana (sarcabacane), le pongo (pâte à modeler), le secchiello (seau de plage) ou le view master...

3. In : *73 poèmes*, traduit par Thierry Gillyboeuf, Le Temps des cerises, 2002. Profitons-en pour rappeler que ce poète des oiseaux et des pluies printanières, des marelles, des cerfs-volants, des flocons qui volètent – toutes choses qui relient ciel et terre – écrivait ce poème peu de temps avant de mourir alors qu'il venait de publier le bref recueil des *16 poèmes enfantins* que l'on trouve aujourd'hui, traduit par Jacques Demarcq, avec les quatre contes de fée, dans un très joli livre édité par Clémence Hiver.

4. Fran Manushkin, op. cit.

5. Keiko Maeo, op.cit.

6. Dolf Verroen, ill. Wolf Erbruch, Milan, 1999 ; Enzo Mari, Danese, 1961, rééd. par Corraini en 2001 ; Yuichi Kimura, ill. Koshiro Hata, Didier Jeunesse, 2005.



La Balançoire, ill. K. Maeo, Éditions Lettr'ange